

Malaise dans les études de médecine

Angoisse, incompréhensions, manque de considération et d'humanité : bienvenue dans l'univers d'une étudiante en médecine désillusionnée.

Auriane Marzouk, Je termine ma 3^e année de médecine, je retrace mes années d'études avec un regard critique, vois l'avenir avec une certaine appréhension.

Je ne garde pas de si mauvais souvenirs du concours de première année que j'ai dû passer deux fois. C'est une période où j'étais dans une bulle. L'objectif n'était pas de devenir médecin, mais de réussir le concours. J'insiste sur cette nuance, car il n'est pas laissé de temps pour se demander si ce qu'on apprend nous intéresse. De toute façon, plus tard, ça sera mieux ? Je devenais alors une tête en physique chimie, en mathématiques, en mémorisation irréfléchie de sciences humaines et sociales,

mais je ne savais toujours pas ce qu'était le soin et, pire, je ne me posais pas la question. Cette sélection mène à ce que les esprits les plus scientifiques d'entre nous puissent devenir médecins.

Les 2^e et 3^e années d'études correspondent à une première approche de la médecine, sans réellement voir ce qu'elle est : un stage infirmier de trois semaines et des stages de sémiologie de qualité variable en fonction de l'encadrement. On porte les murs des services, on photocopie, on rencontre nos premiers patients, on rédige des observations médicales et on observe la pratique du chef de clinique assistant (CCA), des internes, des externes et le fonctionnement général de la structure hospitalière. C'est alors que, progressivement, j'ai ressenti une certaine insatisfaction face à mes propres choix. Ces médecins étaient exactement ce que je ne voulais pas devenir, mais je ne savais pas réellement pourquoi. Il y avait ce manque d'humanité dans les relations médecins-patients et entre les professionnels de soin, un manque de considération, de reconnaissance de l'existence de l'autre. Mes co-stagiaires et moi étions invisibles. On parle de thrombose de couloir. Des obstacles à la fluidité du travail que l'on ne perçoit qu'en cas de complication. La pratique des médecins me semblait mécanique, protocolaire. J'ai été face à de nombreuses incompréhensions, des malaises, des conflits de valeurs

qui me font aujourd'hui qualifier l'hôpital d'usine industrielle ambitieuse et orgueilleuse, cherchant non plus à soigner mais à guérir.

Quant à l'apprentissage théorique, il a pour objectif la réussite des partiels et surtout de l'examen classant national (ECN). Les professeurs nous suggèrent souvent de retenir certains détails, car ils seront dans les sujets d'examens. Je me demande : quand apprendrons-nous pour être de bons médecins ? Cela plonge de nombreux étudiants dans un apprentissage si mécanique, qu'ils deviennent capables d'apprendre par cœur les QCM des années précédentes sans rien comprendre. Qu'importe puisque cela permet de valider ?

Pourquoi nos études sont-elles si éloignées de la réflexion éthique, alors que le métier nous amène à pénétrer l'intimité du patient, à aborder avec lui la souffrance, le sens de sa maladie, de la mort ? Nous ne recevons pas les outils nécessaires à la prise de conscience de notre vision de l'homme et de la vie, de la santé et de la maladie, des outils pour être en mesure de soigner avant de prétendre guérir. Nous manquons également d'un accompagnement nécessaire à la verbalisation de ce que nous vivons face à la souffrance de l'autre, et de la compassion qui en découle. J'ai dû plusieurs fois refouler cette angoisse de la mort, dans des situations où je n'étais ni médecin, ni patient, ni proche du patient, seulement un spectateur qui n'a pas sa place.

J'ai décidé d'interrompre mon parcours médical une année pour commencer un master d'éthique. Le programme aborde des thèmes qui me paraissent être la base indispensable à tout professionnel de soin : origine et développement de l'éthique, problématiques du progrès scientifique, la relation médecin patient, le dualisme entre le corps et l'esprit, les droits de l'homme... non pas par mémorisation d'idées toutes faites, mais par la lecture et l'analyse de grands courants de pensée pour forger son propre esprit critique.

Je souhaite profondément que cette formation puisse m'aider à trouver le sens du soin face à la déshumanisation des CHU dans lesquels je devrai travailler au moins les six années à venir. ■

« Ces médecins étaient exactement ce que je ne voulais pas devenir, mais je ne savais pas réellement pourquoi. »